**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 46 (1908)
**Heft:** 24

**Artikel:** Rats de basse-cour et de cave
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-205120

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

faite, au jardin d'Eden déjà, la distinction des fonctions, la séparation des pouvoirs. L'histoire ne nous dit pas que cette opération ait donné lieu à la moindre discussion, ni qu'Eve était muette. Et, certes, à ce moment-là, il n'y avait pas encore de lois autocratiques, œuvre de cet égoïste d'Adam, tirant à lui toute la couverture. Il avait bien d'autres soucis.

Je crois, Mademoiselle — c'est naïf, peut-être — que si Dieu ou la nature avait voulu que la femme et l'homme eussent mêmes attributions et mêmes devoirs, il les eût apparemment créés en tous points semblables l'un à l'autre. Ou mieux, c'était plus simple, il n'eût créé que des femmes ou que des hommes. Les cigognes se seraient chargées du reste.

La nature fait bien ce qu'elle fait et je n'ai pas, pour moi, la prétention d'y pouvoir changer quelque chose.

Maintenant, « ce que femme veut, Dieu le veut », dit-on. Le mouvement féministe est une occasion superbe de prouver l'exactitude de ce proverbe.

J'attends en toute confiance, sans anxiété aucune, le résultat, et vous prie, Mademoiselle, ainsi que toutes vos sœurs, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et l'assurance de tout mon dévouement.

J. M.

---

## Le chapeau sauveur.

M. ***, dont la situation peut exciter les envieux, porte depuis plus de deux ans le même chapeau crasseux et aux bords fatigués.

Ce lamentable couvre-chef fait la joie des amis de son propriétaire; ils y trouvent sujet de maintes plaisanteries plus ou moins aimables.

M. ***, agacé de ces interminables railleries, s'est, l'autre jour, rebiffé pour de bon.

— Vous vous moquez de mon chapeau; vous croyez que c'est par avarice que je le fais durer si longtemps? Eh bien, non! Il y a un an, ma femme m'a dit : « Tant que tu n'auras pas un chapeau neuf, je ne sortirai pas avec toi! » Comprenez-vous, maintenant?

Personne n'a répliqué.

---

**A la Cathédrale.** — Demain, dimanche, à 2 heures, le *Chœur d'hommes* de Lausanne donnera, sous la direction de M. Alex. Dénéréaz, et avec le précieux concours de *Mme Nina Jaques-Dalcroze* et de l'*Orchestre symphonique*, un concert dont le programme est fort beau.

Comme premier morceau, l'ouverture des « Maîtres chanteurs », de Wagner; comme œuvre principale, le magnifique « Requiem », de Cherubini; puis « Thalatta », de Th. Podbertoky. Ce sera une vraie solennité artistique.

**Dans les fleurs.** — Aujourd'hui samedi et demain dimanche, c'est fête des fleurs sur notre promenade de Derrière-Bourg. A l'occasion de son assemblée, la Société vaudoise d'horticulture a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition de produits horticoles.

On sait l'attrait irrésistible des expositions de ce genre, dont il serait vraiment puéril de vouloir en donner une description. Il faut voir.

---

## A BORD DU « WINKELRIED » EN 1828

L'*Italie*, le nouveau bateau-salon dont vient de s'enrichir la flotte du Léman, ne met pas tout à fait trois heures et trois quarts à franchir la distance de Genève au Bouveret, en longeant la côte suisse, qui est la plus étendue. Il fallait plus de huit heures pour faire le même trajet au début de la navigation à vapeur, c'est-à-dire vers 1825. On verra par les lignes qui suivent que les bateaux de cette époque différaient par d'autres particularités encore des superbes et confortables vapeurs de la Compagnie générale de Navigation. Nous les extrayons d'un récit dû à la plume d'un écrivain de la Suisse allemande, F. Meisner, et publié en 1828 par les *Alpenrosen*, périodique illustré offrant quelque analogie avec le *Foyer romand* et dont plus d'un de nos confédérés du centre et de l'est regrettent la disparition.

I

C'était au port de Genève, par une radieuse matinée du mois d'août 1828. En attendant l'arrivée de l'ami qui devait m'accompagner sur le Léman, je contemplais le *Winkelried*, à l'ancre au milieu d'une flotille de chaloupes et de grandes barques à voile. Par son volume, ainsi que par la forme de sa coque, le *Winkelried* ressemble aux navires à vapeur des côtes de la Grande-Bretagne et à ceux qui forment en quelque sorte un pont volant entre Douvres et Calais; il n'en diffère que par le gréément et la structure des mâts. Ses flancs sont peints en blanc et en vert. Au-dessus des roues, dans des écussons accolés, éclatent les couleurs de Genève et de Vaud. Une tente de toile blanche coiffe le pont d'arrière, et à la poupe flotte majestueusement un drapeau où la croix fédérale étend ses bras dans un champ rouge piqué de vingt-deux étoiles.

Du bateau, comme pour inviter à la promenade, une musique jouait toute sorte d'airs entraînants, longtemps avant six heures du matin. A ce concert succéda le tintement d'une cloche, signal du départ imminent. Une multitude de gens grouillait déjà sur le *Winkelried*, et cependant les petits canots ne cessaient d'amener de nouveaux passagers. Bref, c'était un tableau d'une extrême animation, à laquelle ajoutait encore la présence des innombrables badauds, plantés sur la rive comme s'ils eussent assisté à la venue de quelque majestueux vaisseau-amiral.

Mon ami m'ayant enfin rejoint, nous prîmes place à bord, tout à l'arrière. Le pont d'avant est destiné aux voyageurs du commun; le prix des places y est plus modique, quoiqu'on y puisse fumer, ce qui n'est pas toléré à l'autre bout du bateau, où se réunit la société fashionable.

De même que tout passager fait à l'ordinaire la reconnaissance du vaisseau qui le prend pour la première fois à son bord, de même, avec la permission de mes lecteurs, je ferai la topographie sommaire du *Winkelried*. Des deux côtés de la cheminée plantée au centre du vapeur, se trouvent des cages sous lesquelles tournent les roues. Au devant, c'est-à-dire du côté de la proue, une sorte de grande boîte permet, à travers les joints de ses planches, de glisser un regard dans la cale sur la chambre des machines et sur celles-ci elles-mêmes. Un escalier descend en ce lieu, mais l'accès en est sagement interdit pendant la marche du bateau, car les aveugles engins auraient tôt fait de broyer les curieux dans leurs puissants bras d'acier. Plus en avant encore, une autre petite construction abrite les degrés conduisant à la cabine antérieure. Des bancs sont disposés autour de ces deux constructions, autour de la cheminée, ainsi que tout le long du bastingage. La proue est ornée d'une statue de bois représentant Winkelried embrassant les piques des ennemis, et par dessus la tête du héros passe un tuyau par où s'échappe la vapeur quand le bâtiment stoppe. Séparé de l'avant par une palissade, le pont d'arrière n'est pas très grand, mais on y a tout de même plus de place que sur l'autre pont, parce qu'il ne porte, avec ses banquettes, que la petite cahutte au plafond vitré qui donne accès à la cabine, et aussi parce qu'il n'est pas encombré de malles et de marchandises, tout cela étant déposé à l'avant. Une espèce de balcon surélevé, à côté du gouvernail, forme un petit belvédère où une personne seule peut s'installer très commodément et jouir tout à son aise du panorama, attendu que ce poste domine une partie du bateau. La cabine est proprette et confortable. Le jour lui vient par le vitrage de l'escalier et par les hublots; des glaces sont suspendues à ses parois; des sièges capitonnés ayant devant eux de petites tables courent sur tout son pourtour; bref, il s'en faut de peu qu'on ne se croie transporté dans un café de Paris; on y trouve même une petite bibliothèque, de telle sorte que le passager surpris par le mauvais temps peut se distraire en lisant la *Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, ou le *Voyage sentimental*, de Yorick. A côté de l'escalier se trouve une petite cuisine. Derrière celle-ci, un étroit cabinet meublé d'une large chaise longue est réservé aux dames souffrantes. Enfin, le haut fait d'Arnold de Winkelried, gravé sur cuivre, décore la cage de l'escalier.

Des choses inanimées, passons, si vous le voulez, aux voyageurs que va emmener notre bateau à vapeur. La plupart ne sont pas du pays; un seul coup d'œil suffit pour m'en convaincre. D'après leur langage, je reconnais parmi eux des Français, des Allemands, des Anglais, des Italiens, des Hollandais aussi, et des Russes ou Lettons. L'un de ces étrangers me frappa par son rare embonpoint. C'était un homme dans la cinquantaine, épais et court. Il portait une culotte verte et des guêtres de même couleur, qui montaient jusqu'au mollet. Son front s'abritait sous une légère casquette à la visière très proéminente, et ses mains croisées s'appuyaient sur la pomme d'or d'un jonc d'Espagne. Pas n'était besoin de le considérer longuement pour deviner en ce mortel un adversaire décidé de tout effort. Aussitôt à bord, il s'était affalé sur la banquette la plus large. Ses yeux, ses joues, sa bouche tombante, étaient, comme ses jambes, figés dans une rigide immobilité. Assises à ses côtés, une dame d'un certain âge et une jeune personne — sa femme et sa fille, apparemment — s'entretenaient avec animation; mais leur babil le laissait insensible. La vérité m'oblige à dire cependant que, de temps en temps, il donnait un signe de vie; c'était lorsque sa main droite allait de sa tabatière à son nez, puis s'étalait devant sa bouche pour dissimuler certain mouvement qu'il est bien inutile de dépeindre.

Il y avait un personnage qui formait un piquant contraste avec ce fils indolent des Pays-Bas (car je ne tardai pas à apprendre sa nationalité); c'était un Français dans la force de l'âge, sans rien de bien saillant dans ses dehors, mais qui se faisait remarquer de chacun par son extrême vivacité. Il ne demeurait pas cinq minutes à la même place; on le voyait tantôt ici, tantôt là, s'asseyant, se levant, adressant la parole à tout le monde, aux dames aussi bien qu'aux messieurs, sans épargner les Anglais, dont la mine disait assez le médiocre plaisir qu'il leur causait.

Je remarquai aussi un petit vieillard à la perruque poudrée, aux vêtements et au maintien trahissant l'ancienne mode française. Ainsi que je le sus plus tard, il avait été capitaine dans un régiment suisse au service étranger. Toutes ses allures dénotaient un singulier alliage de politesse exagérée et de brusquerie militaire.

De la société féminine, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle comprenait quelques jeunes Anglaises dont la rayonnante beauté eût pu remplacer le charme du paysage, si les nuages fussent tombés sur le lac et sur ses rives enchanteresses.

Tandis que je faisais ainsi ma ronde, la cloche donna le signal, les roues se mirent à tourner et le bateau s'éloigna du rivage sans nous faire éprouver la moindre secousse.

*(A suivre.)*

---

**Rats de basse-cour et de cave.** — La Fontaine, dans une de ses fables, montre comment deux rats savent s'associer pour voler un œuf. L'un se couche sur le dos, prend l'œuf entre ses pattes, et son compère le tire par la queue.

Le fabuliste n'a rien inventé. Un de nos con-

frères raconte qu'il a vu, à St-Ouen, un exemple de solidarité encore plus ingénieux.

Deux rats étaient parvenus à déboucher une bouteille d'huile. Ce premier travail accompli, l'un d'eux trempait sa queue dans le flacon et la donnait à sucer à l'autre. Quand le premier fut rassasié, il rendit le même service au second.

On ne peut pas s'imaginer, paraît-il, avec quelle rapidité les deux fripons dégustèrent, par ce procédé inattendu, un demi-litre d'huile.

---

**Le Théâtre aux champs.** — Le Théâtre du Jorat touche au terme de ses représentations de 1908. Cet après-midi a lieu la dernière représentation d'*Henriette*; demain, dimanche, la dernière de *La Dîme*. Il n'y aura, dit-on, pas une place vide. Il en fut ainsi, pour ainsi dire, dès le début des représentations. L'entreprise si intéressante de Mézières est donc un succès véritable, dont tout le monde, dans le pays, se réjouit sincèrement et qui autorise les plus belles espérances.

MM. René Morax, Doret et Dénéréaz, Jean Morax et Hugonnet, le Comité du Théâtre du Jorat, MM. Delay, docteur, et Béranger, pasteur, en tête, ont désormais pour eux tous les Vaudois et tous les romands.

* * *

Et voici Estavayer-le-Lac, la pittoresque cité que de très anciens souvenirs historiques rendent particulièrement chère aux Vaudois, qui vient, elle aussi, par la constitution d'une société, de consacrer des succès dont le souvenir est tout vibrant encore, et d'en assurer de futurs. Mardi prochain, en effet, commencera la série des représentations d'une nouvelle œuvre du Dr Thürler, *Jésus et le Centurier*, mystère en six tableaux. La musique est de M. Jules Marmier; Mme L. Elgass a peint les décors et M. Léon Duc réglé la mise en scène. On a tout de suite reconnu, à ces noms, les quatre organisateurs de la victoire.

---

## ELLE HAIT LES FLEURS

*Essai de prose rythmée.*

Ici-bas, il lui reste peu de bonheur, elle ne peut plus les aimer, les fleurs.

Elle en avait la passion autrefois; à toutes elle préférait les églantines d'une odeur fine, comme lointaine, que l'on perçoit à peine.

Dans ce temps-là — oh! il y a longtemps — la fraîcheur de quelques printemps parait son cœur. Elle avait en ses yeux noirs de fous espoirs, son front était pur comme son âme, seuls des rires et des sourires y jouaient à l'aise. Elle avait en elle des joies douces et, avec confiance, elle la vivait son existence toute blanche.

...Et maintenant, que de choses ravies!

...Elle n'aime plus les fleurs...

*

Une fois, c'était l'été alors, l'été d'or.

Le soir était pâle, la lune avait des clartés voilées, ses rayons semblaient trembler. Les feuilles vertes des plantes fragiles, sous la brise étaient mobiles. Mille et mille insectes humbles et petits, sur les mousses, dans les nids, disaient, monotone autant qu'un chant d'automne, leur refrain joli.

Ils marchaient pas à pas, Elle et Lui. Sous son bras il avait mis le sien...

En un geste gentil, soudain, près d'un buis, il lui cueillit une rose églantine. Une à une, il ôta les épines, puis, oh! elle se souvient, on n'oublie pas, de la vie, les folies enfuies... Elle sent encore l'émoi tendre du premier baiser, du baiser mensonger.

...Et maintenant, que de joies abandonnées, elle n'aime plus les fleurs.

*

Jamais plus elle ne cueille de fleurs. Fourberie et douleur, c'est tout le songe qu'elles ont laissé dans son cœur.

Lui, pour une autre l'oublia.

...Elle est devenue méfiante, son âme endolorie, transie, gémit en vain contre la vie qui rit, la vie qui lui a tout donné et tout pris.

Pour elle, plus de senteurs, plus de promesses, plus rien.

Et vous, ô sœurs, dont sans amour la beauté s'est finie, apaisez en ceci votre envie... Elle m'a dit que nous toutes, nous ne pouvions savoir, que nous ne pouvions sentir quel fardeau est la vie, quand on les hait, les fleurs!

ANNETTE SCHÜLER.

---

## LA MÉDECINE DE NOS ANCÊTRES

Nous empruntons les lignes suivantes à la « Feuille d'Avis » de Neuchâtel :

Nos ancêtres des XVIIme et XVIIIme siècles n'étaient pas médiocrement superstitieux et peut-être qu'en cherchant bien on trouverait chez leurs descendants quelques personnes ayant tout autant de crédulité.

Ce penchant à la superstition se satisfaisait dans la récitation de certaines formules rimées. Celles-ci avaient l'efficacité d'arrêter les hémorragies, d'apaiser les migraines, de guérir les brûlures, etc.

Je mis un jour la main sur une de ces formules dans les circonstances suivantes :

C'était, il y a une quarantaine d'années; j'étais allé dans les environs de La Chaux-de-Fonds, pour les devoirs de ma charge. Etant entré dans une maison fort vieille du Valanvron, on me remit la formule suivante :

« PRIERRE POUR ARRESTER LE SANG

Sang te tien en toi
Comme Jésus-Christ se tien en soi.
Sang te tien en tes veines,
Comme Jésus-Christ a souffert ses peines,
Sang te tien en ton corps,
Comme Jésus-Christ a souffert la mort.

Ainsy bonne est cette heure (1) pour arrester le sang. Si le sang ne s'arreste pas d'une fois (combien prudent!) il faut recommencer deux ou trois fois. »

La formule était copiée sur papier très vieux et très grossier, et les caractères mal formés étaient tout le contraire de l'écriture d'un intellectuel.

Je ne pensais plus à cette découverte d'importance assez minime d'ailleurs, lorsque, la semaine passée, en lisant le Journal de Samuel Pepys (2), j'y trouvai à la date du 31 décembre 1664 la formule suivante, dont celle du Valanvron n'est qu'une traduction :

« Sanguis mane in te
Sicut Christus fuit in se (3)
Sanguis mane in tua vena
Sicut Christus in sua poena
Sanguis mane fixus
Sicut Christus quando fuit crucifixus. »

Le fait que cette formule s'est trouvée à peu près à la même époque à la Cour d'Angleterre et au fond du Valanvron, porte à croire que ce fut une des plus répandues en Europe à la fin du XVIIme et au commencement du XVIIIme siècle.

V. HUMBERT.

(1) Synonyme de prière.

(2) S. P. était un honnête employé de l'Amirauté anglaise sous Charles II. Il a laissé des mémoires qui, dans leur simplicité toute nue, sont importants pour l'histoire d'Angleterre.

(3) Comme J.-C. se tient en soi.

(Cette expression manque évidemment de clarté, mais il est très rare qu'un oracle ou qu'une formule magique aient la limpidité de l'eau de roche.)

---

**L'amour et la science.** — Lui, très épris :

— Oh! si vous pouviez voir le fond de mon cœur, vous ne douteriez plus de mon amour.

Elle, prenant son appareil Rœntgen :

— Eh bien! je vais le regarder, asseyez-vous là!

---

**Entrez!** — M. A..., avocat, à V..., recevait dernièrement une bonne qu'on lui expédiait de la campagne pour soigner ses enfants. — L'envoi lui plut.

— Vous avez trente francs de gages, la nourriture et je vous habillerai, dit l'avocat.

La future bonne accepta cette offre avec une joie étonnée.

Le lendemain, à son lever, et pendant que les marmots étaient encore plongés dans un profond sommeil, M. A..., désirant mettre sa nouvelle bonne au courant de l'intérieur de son ménage, donna un coup de sonnette. Personne ne se présente. Nouveau coup de sonnette, même résultat.

M. A..., impatienté, court heurter à la chambre de sa bonne et lui crie :

— Vous ne m'avez donc pas entendu sonner?

— Si, monsieur.

— Alors, pourquoi ne venez-vous pas?

— J'attendais.

— Comment, vous attendiez?...

— C'est que, mossieu, il avait été convenu que vous m'habilleriez.

Notre avocat fut tellement abasourdi à cette réponse qu'il s'arracha les quelques cheveux qui lui restaient.

---

**Au cours de philosophie.** — Le professeur : « L'homme se distingue avant tout des animaux par la faculté du raisonnement. Il sait qu'il est un être humain; l'animal, lui, l'ignore. Si le porc, par exemple, savait qu'il est un porc, il serait un homme.

---

## Tout le monde, debout!

On discute beaucoup, depuis quelque temps, une étude d'un médecin hongrois, d'après laquelle un grand nombre de maladies résultent, chez les employés d'administration surtout, du fait qu'ils passent trop de temps assis (toute la journée à leur bureau, à midi et le soir au restaurant, chez eux ou au théâtre). Beaucoup de médecins anglais prétendent pouvoir confirmer cette observation et engagent les employés à travailler, en partie, debout à leurs pupitres.

Cette thèse a un peu déconcerté partout ceux qui ont sué sang et eau pour obtenir des sièges pour les demoiselles de magasin. Mais, en somme, la théorie du médecin hongrois et de ses collègues anglais ne condamne pas la posture assise, du moment où elle n'est pas constante. Avis aussi à la magistrature debout, qui ne doit pas croire que cette attitude, quand elle est permanente, la dispense des maux qui menacent la magistrature toujours assise.

---

## Les abeilles sur la balance.

Une abeille pèse de 77 à 165 milligrammes, suivant son âge. Les jeunes pèsent environ 20 milligrammes de plus que les vieilles (butineuses).

Une butineuse pèse en moyenne 80 milligrammes.

La moyenne des charges apportées à la ruche est : en mai et juin (miel) de 60 à 66,6 milligrammes; en juillet (miel) de 76 à 84 milligrammes (moyenne, 79 milligrammes); en juillet (nectar) de 63 à 70 milligrammes (moyenne, 67 milligrammes); en août (miel) de 78 à 85 milligrammes.

Une abeille peut porter une charge de miel équivalant à son propre poids et même jusqu'à 10 milligrammes de plus. Certains jours où le miel est abondant, une butineuse rapporte 50 milligrammes de miel par voyage.

La population d'une très bonne ruche est d'environ 100 000 habitants dont 60 000 butineuses.

On a constaté sur balance des augmentations de poids allant jusqu'à 13 ¼ kg. par jour — cas tout à fait exceptionnels, il est vrai — soit 13 250 000 milligrammes, ce qui représente 221 milligrammes par butineuse, ou trois à quatre voyages en moyenne par jour.

*Rédaction :* Julien MONNET et Victor FAVRAT